

Ces deux Rivaux sont Mrs de Santeuil & du Perier. Il y a un pari considérable entr'eux, à qui louera mieux le Roy, touchant ses Triomphes sur l'Hérésie : on est même convenu des Juges. Le premier nous a déjà donné une Ode là-dessus ; & dans cette dernière il prie le Roy de ne pas se montrer tout entier à son Rival, qui a demandé deux mois pour faire la sienne ; parce qu'augmentant tous les jours en vertu, il donneroit à son adversaire un champ trop vaste & trop glorieux pour célébrer ses louanges.

Traité de la dépoüille des Curés, par M. Jean-Bapt. Thiers, Doct. en Theol. &c. A Paris, chez Guillaume Desprez.

Franc. Zypæi in alma Univ. Lovan. Med. Licent. fundamenta Medicinæ Physico Anatomica. In-8. Bruxellis, & se trouve à Paris chez la Veuve Cellier.

VI. LE JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDY 15. MARS M. DC. LXXXIII.

L'USAGE DU QUINQUINA, OU REMEDE CONTRE toutes sortes de Fièvres, Imprimé par l'Ordre du Roy. 1683.

TANDIS qu'on n'a parlé du Quinquina que dans des Livres, & qu'on n'a décrit son usage qu'avec grand nombre d'observations & de remarques sur ses vertus ou sur sa nature ; on en a laissé la connoissance aux Médecins ; & les Particuliers ne se sont guères mis en peine d'en tirer par leurs propres mains les avantages qu'ils auroient pû se procurer eux-mêmes pour la guérison des Fièvres. C'est ce qui a obligé le Roy, dont la bonté sçait si royalement & si généreusement prévenir les besoins de ses Sujets, d'ordonner qu'on en dressât l'usage de telle manière, que chaque Particulier pût sans embarras & sans autre étude préparer lui-même dans sa famille un remède qui ne seroit pas plus connu qu'autrefois dans son Royaume, si sa magnificence n'eût trouvé le moyen d'apprendre le secret de le rendre immancable. Il a voulu même qu'on l'imprimât ; & c'est selon cet Ordre que nous le donnons ici mot pour mot, suivant ce qui nous en a été communiqué.

IL faut prendre quatre pintes de vin rouge le plus rosé que l'on pourra trouver, & le mettre dans une cruche de terre ou coquemard qui ait été bien échaudé.

Mettre dans lesdites quatre pintes de vin, deux onces de Quinquina pulvérisé,

pulvérisé, de manière qu'il soit impalpable. Comme cette poudre nage sur le vin, il faudra la mettre à cinq ou six fois, & pour la faire enfoncer, remuer le vin avec un bâton en forme de spatule assez long pour pouvoir toucher au fond du vaisseau, dans lequel il infusera.

Quand le Quinquina sera bien mêlé avec le vin, boucher la cruche ou vaisseau, & la mettre en lieu ni chaud ni froid: & comme la poudre va dans la suite au fond, il faut toutes les cinq ou six heures le remuer de nouveau jusqu'à ce qu'on ne sente plus de poudre au fond, ce qu'il faut continuer pendant trois jours; après quoi ayant été quatre ou cinq heures sans le remuer, on versera le vin par inclination, en sorte que le marc demeure au fond.

Il ne faut pas jetter le marc; mais en remettant une once de Quinquina dessus on en peut faire encore quatre pintes pour donner à ceux auxquels la fièvre a manqué, & ainsi toujours continuer. On peut aussi après en avoir fait quatre ou cinq fois de la même manière, mettre du vin sur le marc, & en le broüillant auparavant que de le verser dans un verre, le faire boire à de pauvres gens, auxquels cela pourra faire perdre la fièvre; ce qui n'est pas néanmoins si assuré.

Ceux qui auront la fièvre tierce, double tierce, quarte, double quarte ou triple quarte, ou qui ayant des fièvres continuës sans fluxion sur la poitrine, auront des redoublemens qui commenceront par froid, peuvent prendre de ce remède après avoir été saignés & purgés une fois si le mal le permet; que si le mal presse beaucoup, on peut en prendre dans les maladies ci-dessus, sans avoir été ni saigné ni purgé. Il faut le prendre à la fin de l'accès, & continuer nuit & jour de trois heures en trois heures, jusqu'à ce que la fièvre ait manqué; après quoi on en prendra pendant cinq jours quatre fois par jour; pendant huit jours trois fois par jour; pendant les jours suivans deux fois, & une autre semaine une fois par jour. Si l'on veut se purger après en avoir pris vingt jours, on le peut; mais il faut en prendre trois fois par jour pendant huit jours après la purgation, & commencer à en prendre dès le soir du jour qu'on sera purgé.

Il faut prendre ce remède deux heures avant que l'on mange ou une heure après avoir mangé. Dès que l'on commence à en prendre, il faut que les boüillons soient plus forts; & dès que la fièvre aura quitté on peut manger suivant son appétit; pourvû que ce soit modérément, & que ce que l'on mange soit bon.

Chaque prise doit être à peu près plein un moyen verre, dont les huit font environ la pinte de Paris.

Pour les pauvres gens on pourra leur en donner seulement deux bouteilles du premier & une ou deux du second; & si la fièvre leur reprend

on leur en donnera encore deux bouteilles.

ANOTHER ESSAY POLITICO-ARITHMETIK CONCERNING the growth of the city of London, With the mesures periods causes and consequences thereof by S. Petty. 1682.

P A R M I les autres choses particulières que M. Petty raporte dans cet Ouvrage, il prétend qu'il y a dans Londres plus de quatre-vingt mille maisons & plus de six cent mille ames. Il tire sa conjecture de ce qu'il meurt à Londres par an l'un portant l'autre, vingt-un ou vingt mille hommes, croyant qu'il n'y meurt par an que de trente personnes une.

S'il est vrai qu'on ne compte dans Paris que trente-six à quarante mille maisons, on aura peut-être de la peine à en accorder quatre-vingt mille à Londres: quoique l'on sçache bien que celles de Londres n'approchent pas de celles de Paris, tant pour leur grandeur que pour leur exaucement.

PET. JOA. PERPINIANI SOCIETATIS JESU, ALIQUOT Epistola ubi prater cetera de artis Rhetoricæ locis communibus ac de juventute Græcis Latinisque Litteris erudienda agitur. Proferre in lucem cæperat ex eadem Soc. P. Vavassor. In-8. A Paris, chez la Veuve Thibouft & Pierre Esclaffan. 1683.

P E R P I N I E N étoit sans contredit le plus éloquent homme de son tems. La France, l'Italie, le Portugal l'ont admiré; & il n'y a rien de plus beau que ses Harangues, que Turselin a ramassées. Le P. Vavasseur ayant trouvé quelques-unes de ses Lettres, où il explique quelques passages d'Aristote sur des lieux de la Rhetorique & la manière d'apprendre la Langue Grecque & la Latine, avoit commencé de les donner au Public. Le P. Lucas a achevé de lui rendre ce service, & a mis à la tête de ce recueil les sentimens qu'avoient du P. Perpinien les plus grands Hommes de son siècle.

EUTROPII HISTORIÆ ROM. BREVIARIUM AB URBE condita usque ad Valentinianum & Valentem Augustos. Notis & emendationibus illustravit Anna Tanaquilli Fabri filia jussu Christ. Regis in usum Ser. Delphini. In-4. A Paris, chez la Veuve Cellier. 1683.

C'E S T le quatrième & dernier Ouvrage, qu'à la gloire de notre siècle, une fille nous donne pour l'usage de Monseign. le Dau-

phin. De tout ce qu'on appelle petits Historiens, comme Florus & Aurelius-Victor, Eutrope est sans doute le plus propre pour la jeunesse, tant par la netteté & la facilité de son stile, qui n'est pas toujours cependant le plus pur du monde, que par l'exactitude avec laquelle il s'attache aux tems, sans la connoissance desquels l'histoire est toujours obscure & confuse; au lieu que Florus tient moins de l'Historien que de l'Orateur & du Panégyriste, & qu'Aurelius-Victor ne peut être parfaitement entendu si l'on n'a déjà quelque teinture de l'Histoire Romaine.

Plusieurs Auteurs nous avoient donné ces deux derniers Historiens avant Mad. le Fevre; mais pour Eutrope, personne parmi les Latins n'y avoit encore travaillé qu'on sçache, & il n'en avoit paru que deux versions grecques, dont la plus estimée est celle qui fut faite un peu avant l'Empire de Justinien, & de laquelle l'on croit que Jean d'Antioche avoit tiré ce qu'il en a inféré dans ses Ecrits.

Les termes de *Nimius Religionis Christianæ insectator*, avec lesquels Eutrope parle de Julien l'Apostat, sous lequel il assure avoir servi dans son expédition contre les Perses, ont fait croire à quelques-uns qu'il étoit Chrétien. Il y en a même qui lui ont fait l'honneur de le faire Moine & Disciple de S. Augustin; ce qui ne sçauroit être soutenu: tout ce qu'il y a de certain est que pour attirer l'Empereur Valens, qui étoit parvenu à l'Empire, avec la dernière ignorance, à lire les actions des Empereurs qui l'avoient précédé, & de tous les grands Hommes qui avoient paru dans l'Empire Romain, il composa cet abrégé de l'histoire, depuis la fondation de Rome jusqu'à Valens, qui commença de regner avec Valentinien son frere, l'An de J. C. 367. si on en croit S. Hierôme.

C'est donc cet abrégé de l'histoire Romaine, fait par Eutrope, que Madem. le Fevre nous donne ici avec ses notes, dans lesquelles elle rend toujours à son pere l'honneur qui lui est dû, pour les remarques qu'elle tire de lui. Ainsi pour en donner un exemple, dans l'endroit où Eutrope dit qu'on créa dans Rome deux Consuls à la place d'un Roy, dont on borna le gouvernement à une seule année, pour les empêcher d'abuser de leur autorité, & les obliger, *ut civiles semper essent*; elle remarque que, selon son pere, ce terme de *Civiles* ne signifie pas ce que notre terme François de *Civil* veut dire, mais amateurs du Peuple & nullement cruels & tirans, comme l'étoient Caligula, Néron, Domitien, qui pour cet effet étoient appelés *inciviles*.

Elle remarque que tous les Monstres qui naissoient à Rome, parmi lesquels on mettoit les Hermaphrodites, étoient jettés dans la Mer; que parmi les Romains on ne donnoit l'honneur du triomphe à per-

bonne qui n'eût déjà exercé quelque Magistrature, & qu'il n'y eut que Pompée seul à qui on fit grace sur cette loy, &c. Et pour toucher quelque chose sur son Auteur même, parmi les autres endroits où elle le corrige, il ne faut pas oublier celui où Eutrope appelle frere d'Eumènes Attale Roy de Pergame, qui institua le Peuple Romain son héritier; car elle fait voir qu'Eutrope prend mal à propos en cet endroit, Attale II. surnommé Philadelphie véritable frere d'Eumenes, pour Attale III. qu'Eumenes même eut de la Princesse Stratonice.

*THE RIACA JUDAICA AD EXAMEN REVOCATA,
scripta Amoiba Sam. Frid. Brenzii & Salomonis zevi Appella
nunc primum cum versione latina & animadversionibus edita à Jo.
Wlfero. In-4. Norimbergæ. 1681.*

POUR comprendre ce que c'est que cet Ouvrage de Wlfer, il faut sçavoir un grand démêlé arrivé autrefois entre deux Auteurs, qui sont Brenzius & Salomon, ou comme disent les Juifs, Salman Zebi. C'étoient deux Juifs d'origine & de profession. Le premier ayant quitté la Loy des Juifs pour embrasser le Christianisme, crut qu'il ne pouvoit donner des marques plus illustres de sa foy, qu'en découvrant la malice des Juifs, leurs fourberies, leurs crimes, leurs impiétés & leurs blasphêmes contre J. C. & sa Sainte Mere. Il composa pour cet éfet un Livre en Langue Allemande, dans lequel il découvrit au long toutes ces choses, & avertit les Chrétiens de se défier des Juifs, comme des plus cruels ennemis qu'ils ayent au monde. Dès que ce Livre de Brenzius parut au jour, Salman Zebi, habile homme parmi les Juifs & fort versé dans la connoissance du Talmud & des autres monumens des Rabbins, y répondit par un autre Livre qu'il intitula *la Thériaque Judaïque*, pour servir comme d'Antidote contre le venin qu'il prétendoit que son adversaire avoit répandu contre ceux de sa Secte.

Ce sont ces deux Ouvrages que Wlfer nous donne ici, tant en leur langue naturelle, que traduits en Latin avec des notes & des remarques, dans lesquelles il développe tous ces mystères, & avouë de bonne foy que l'un & l'autre disent quelquefois de bonnes choses; que bien souvent ils mentent tous deux, & que comme Brenzius, par la seule démanœuvre d'écrire contre les Juifs, avance souvent plusieurs choses qu'il ne sçauroit bien prouver, Salman Zebi en nie aussi de gayeté de cœur & sans trop de fondement quelques-unes, tâche d'en amoindrir quelques autres, & en interprète souvent en faveur des Juifs, sur lesquelles on les reprend avec justice.

D U L U N D Y 15. M A R S 1683. 45
CONTROVERSES FAMILIERES, OU LES ERREURS DE
la R. P. R. sont réfutées par l'Ecriture, les Conciles & les Peres.
In-12. A Paris, chez Ant. Dezallier. 1682.

QUELQUES Evêques de la Province de Guienne ont trouvé ce Livre si utile pour la conversion des Huguenots qui se trouvent dans leurs Diocèses, qu'ils ont crû qu'il méritoit de voir le jour à Paris. l'Auteur le divise en trois parties, & chaque partie en plusieurs leçons & sections; dans lesquelles il fait voir à Mrs de la R. P. R. 1. Qu'ils n'ont point de règle de Foy. 2. Qu'ils sont hors de l'Eglise; & en dernier lieu il traite de la Transsubstantiation, de la Primauté de S. Pierre & de la visibilité de l'Eglise.

EXTRAIT DU JOURNAL D'ANGLETERRE CONTENANT
*un récit de plusieurs expériences faites avec la substance lumineuse
du Phosphore de la préparation du Docteur Slare, de la Société
Royale, & aggrégé au College des Médecins.*

Les expériences que je fis voir l'Esté dernier à la Société Royale, étoient pour la plûpart avec un Phosphore liquide, & quelques autres avec un Phosphore solide. Ces deux Phosphores ne sont pas matériellement différents, étant tous deux composés de substances tirées du corps humain.

Celui qui est liquide est d'une substance mêlée avec une liqueur, laquelle quoique brûlante, lorsqu'elle est dans une masse solide, ne scauroit gêner ni même échauffer une main pour délicate qu'elle soit, lorsqu'elle en est lavée.

Si l'on bouche exactement ce Phosphore, il ne conserve pas bien long tems sa lumière. Néanmoins dans l'un de ceux que j'ai fait, j'ai observé par cinq ou six fois différentes & successives une espèce de dardement; quoique la phiole fût bien bouchée; ce qui me fait conclurre que c'est le même que le Phosphore fulgurant du Docteur Esholt; ses dardemens ayant quelque ressemblance avec l'éclair.

Le Phosphore solide n'est pas matériellement différent du liquide, comme il a été déjà dit, étant fait la plûpart d'urine. Je suis convaincu qu'on en pourroit faire aussi-bien avec le sang, si on pouvoit l'avoir aussi aisément & en aussi grande quantité, puisque l'urine n'est que le serum du sang passé par les reins.

La substance de ce Phosphore peut être renduë aussi transparente qu'aucun corps résineux, & se fondre dans l'eau chaude comme de la cire. Lorsqu'elle est toute couverte d'eau elle cesse de reluire; mais dès



qu'il arrive que quelque petite partie vient à s'en échaper & gagner l'air; quoique la phiole fût scellée hermétiquement, elle ne laissera pas de reluire.

J'en ai gardé sans eau plusieurs jours dans une phiole bien large, & cependant ce que j'en avois reluisoit toujours, sans que sa lueur ou son poids se diminuassent du tout, ou que de fort peu de chose.

Les morceaux de ce Phosphore solide sont bien plus inflammables les uns que les autres. Il y en a qu'on peut manier sans danger; mais il y en a d'autres qui prennent feu, & qui brûlent dès qu'ils sont touchés par une main tant soit peu chaude. Nous en avons vû un morceau pesant environ le poids de deux drachmes, lequel prenant feu dans une chambre où il n'y avoit point de chandelle, & assez loin du lieu où nous étions, s'alluma comme un fagot, & brûla le tapis & la table où on l'avoit posé. Cette sorte de Phosphore ne doit être manié que par des gens expérimentés & sages.

On peut avec celui qui n'est pas si inflammable, comme nous l'avons essayé, former sur un papier blanc des caractères qui paroissent dans les ténèbres formés avec des rayons de lumière; mais si l'on approche du feu ces mêmes caractères, dès qu'ils sont échauffés ils se changent en des caractères sombres, qui durent aussi long tems que le pourroit faire de la bonne encre.

Cette lumière est fort diffusive d'elle-même. J'ai formé avec cette nouvelle manière de crayon plus de cent caractères, sans qu'il s'en soit consumé une vingtième partie. Un demi grain étendu sur ma main lui a communiqué dans toute son étendue son éclat, lequel a continué ainsi toute la nuit, la main s'étant trouvée le lendemain encore luisante. Un grain de cette substance exposé à l'air libre, a flambé pendant sept ou huit jours; de sorte que fermant pendant le jour les fenêtres de mon cabinet, on pouvoit toujours apercevoir comme un grain de chapelet en feu, & lorsque je le regardois le plus fixement, j'en voyois sortir dans l'air voisin une flamme blancheâtre.

Après la consommation de toute la matière, il n'a point resté de cendres, mais seulement un peu d'humidité, qui avoit un petit goût d'acide; mais en ayant laissé consumer une plus grosse portion, il s'est trouvé bien plus d'humidité, qui avoit le goût de l'huile de souphre tiré par la campane. Cela me fait souvenir que lorsque la plupart de mes amis ont vû cette expérience, ils ont appelé cette flamme sulphureuse. En effet, en toutes ses propriétés elle semble avoir bien plus de rapport avec les souphres qu'avec les concrets salins; mais surtout à cause de son inflammabilité, & de ce qu'elle ne se perd ni se dissout dans l'eau.

DU LUNDY 15. MARS 1683. 47
NOUVEAUTEZ DE LA HUITAINE.

Histoire des conquêtes de Mouley Ismaël, ou Semein son frere & son successeur à présent regnant, contenant une description de ces Royaumes, des Loix, des Coutumes & des mœurs des Habitans, avec une Carte du Pays & les Plans des principales Villes & Fortresses du Pays. Par le Sr Moüette, qui y a demeuré captif pendant onze années. In-12. A Paris, chez Edme Couterot.

Jo. Georgii kulpis Collegium Grotianum super jure belli ac pacis in Academia Giessensi xv. exercitationibus institutum. In-4. Francof. ad Manum. Et se trouve à Paris, chez la Veuve Cellier.

Jacobi le Mott, Med. Doct. compendium Chymicum demonstrans experimentis & rationibus brevem & facilem methodum operationes accurate & succincte ad finem perducendi. In-12. Lugd. Batavorum. Et se trouve à Paris chez la même.

Joh. Conr. Peyerii Parerga Anatomica & medica, præter id quod de glandulis intestinorum ante aliquot annos evulgavit, reliqua sex ratione ac experientia parentibus concepta & edita. In-12. Amestel. Et se trouvent à Paris chez la même.

Discours moraux sur les Evangiles de tous les Dimanches de l'année, &c. In-12. A Paris, chez Jean Couterot.

Jo. Scoti Erigenæ de divisione naturæ lib. 5. diu desiderati. Accedit appendix ex ambiguis S. Maximi græcè & latinè. In-fol. Oxonii. Et se trouvent à Paris, chez les Veuves Martin & Cellier.

Moyens faciles & éprouvés, dont M. de l'Orme, I. M. & ord. de trois de nos Rois, & Ambassadeur à Cleves pour le Duc de Nevers, s'est servi pour vivre près de cent ans. Par le Sr de S. Martin Efc. &c. In-12. A Caën, chez Marin Yvon.

VII. LE JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDY 22. MARS M. DC. LXXXIII.

JO. SCOTI ERIGENÆ DE DIVISIONE NATURÆ LIBRI quinque, diu desiderati. Accedit appendix ex ambiguis S. Maximi Græcè & Latinè. In-fol. Et se trouvent à Paris, chez les Veuves Martin & Cellier. 1681.

UN Anglois ayant trouvé cet Ouvrage, qui combattoit depuis plusieurs siècles dans les Bibliothèques contre les vers & la poussière, l'a fait imprimer depuis deux ans. Dans la Préface qu'il a mise à